

Entretien avec LAURENT TUEL



Comment vous est venue l'idée de réaliser ce film ayant pour toile de fond le Tour de France ?

Quand les producteurs m'ont proposé ce scénario, j'ai trouvé l'idée formidable, mais selon moi elle manquait de réalisme. Je voulais absolument que le spectateur puisse se projeter dans cette histoire, se dire que cela pourrait lui arriver. J'ai donc retravaillé à l'intérieur du texte pour amener ces éléments. Le Tour, que l'on aime ou pas, nous avons tous une émotion qui y est liée : cette logorrhée qui berce les chauds après-midi de juillet... Les régions traversées, les mythiques étapes de montagnes... Ce n'est pas tant l'exploit sportif que l'on recherche, mais plus le plaisir que procure cette ambiance, le fait aussi que cela soit l'un des derniers événements sportifs où l'on peut se rendre en famille pour pique-niquer au bord de la route et profiter gratuitement du spectacle.

Les premières images du film semblent dire que votre engouement pour le sport cycliste et le Tour de France a démarré très jeune. Est-ce exact ?

Ilya d'abord la magie du vélo découvert au pied du sapin de Noël. Les petites roues dont on se débarrasse et ainsi découvrir nos premiers instants de liberté... Nous partageons tous ce genre de souvenirs. Et puis, quand j'étais enfant, mes parents m'envoyaient en colonie de vacances dans les Pyrénées. La ribambelle de gamins nantais que nous formions était trimballée au bord des routes du Tour. J'ai vu passer Merckx,

Poulidor... Depuis, chaque été, si je suis en France, je trouve toujours un moyen pour me rendre sur une des étapes du Tour. Idem, si je suis en train de tourner, je m'arrange dans la mesure du possible pour aménager la journée en fonction des grandes étapes. Les émotions liées à l'enfance sont inaltérables.

“Le Tour, que l'on aime ou pas, nous avons tous une émotion qui y est liée : cette logorrhée qui berce les chauds après-midi de juillet... Les régions traversées, les mythiques étapes de montagnes...”

Comment définiriez-vous le personnage principal de votre film ?

J'aime le fait qu'il soit un type comme vous et moi, mais qui, à cause d'un grain de sable dans sa vie, va vivre une aventure extraordinaire. Au départ il perd tout : l'amour de sa femme jouée par Elodie Bouchez, l'estime de son fils et la confiance en lui-même. S'il veut s'en sortir, il est obligé de réagir, de se prouver quelque chose en faisant quelque chose qui le dépasse. Il se lance dans le projet absurde de faire Le Tour de France en solitaire un jour avant les pros. Cette solitude va le pousser à l'introspection, à la remise en question et à s'élever au sens propre comme au sens figuré. Mais très vite, il va se rendre compte que ce genre de projet ne peut se réaliser seul. Des gens vont l'aider. Le Tour c'est merveilleux, mais ce n'est qu'une toile de fond pour mon histoire. Je voulais parler de solidarité,

d'entraide dans l'adversité, dire que nous avons besoin les uns des autres. C'est ce thème qui m'a guidé dans la réalisation de ce projet.

Diriez-vous de La Grande Boucle qu'il s'agit d'une comédie ou plutôt d'une fable ?

C'est drôle que vous me posiez cette question parce qu'avant de commencer ce film je me suis racheté les œuvres de Jean de La Fontaine. Elles sont une source d'inspiration sans fin. Jamais il n'a été question de faire rire aux dépens des personnages en créant des situations invraisemblables. Si le spectateur peut penser que ce qu'il arrive aux personnages ne peut lui arriver dans la vie, alors je supprime ou réadapte la scène. L'humour qui n'est pas rattaché à du réel ne m'intéresse pas, parce qu'il n'est pas émouvant.

Votre choix s'est-il porté sur Clovis Cornillac dès le départ ?

Clovis était là quand on m'a proposé ce projet. C'est quelqu'un avec qui je souhaitais travailler depuis longtemps. Il est précis et fin. Il a une palette de jeu énorme, il peut être très émouvant et ne pas avoir peur du grotesque. J'ai pensé à *La Traversée de Paris*, et beaucoup à *La Belle équipe* et, sans me prendre pour Duvivier, j'ai dit à Clovis : « Tu es mon Jean Gabin ». C'est ce qu'il m'inspire. Clovis est un acteur populaire au sens le plus noble du terme, c'est-à-dire qu'il s'intéresse aux autres. Nous avons construit le personnage au fur et à mesure du tournage. Parfois nous sommes revenus en arrière, nous avons retourné quelques scènes parce que nous avions le



sentiment d'être allé trop loin dans la comédie justement, que cela nous empêchait de nous attacher à son personnage.

Il y a d'ailleurs beaucoup d'humanité dans chacun des personnages y compris dans ceux interprétés par Bouli Lanners et Bruno Lochet. Parce que c'est la passion qui les guide ?

J'aime que les gens aient une passion, peu importe laquelle. Les gens qui vivent sans passion sont ennuyeux. Ce que j'ai voulu dire avec ces deux personnages c'est qu'on ne doit pas s'arrêter à ce que représentent les gens. Il est très dommageable de les cataloguer trop vite. Quand on prend le temps de creuser un peu, on se rend compte que chacun a un jardin secret, une histoire passionnante.

Sur combien d'étapes du Tour 2012 avez-vous tourné et a-t-il été simple de travailler là où l'épreuve passait ?

Nous avons pu nous faufiler dans le grand barnum qu'est le Tour sur cinq étapes. Le but était de profiter de l'ambiance, des infrastructures de la course pour donner une véracité au projet. C'était très compliqué. Avec ses deux mille deux cents véhicules et ses quatre mille personnes accréditées, le Tour est une machine très lourde à déplacer et son organisation relève de l'horlogerie de haute précision. Il n'est pas question de l'enrayer. La société qui organise le Tour, ASO, après avoir lu le script, nous a dit « oui »

et soutenu. Ce ne fut pas simple, mais nous avons réussi à nous faufiler en faisant que l'équipe reste modeste, en tournant très tôt le matin ou peu avant que les coureurs ne débarquent comme nous l'avons fait sur les Champs-Élysées.

Avez-vous réellement tourné sur les Champs-Élysées avant l'arrivée du peloton ?

Pour cette séquence, nous avons reconstitué un peloton de cent cinquante coureurs à la tête duquel roulaient Clovis et Ary Abittan, porteur du maillot jaune. La séquence est longue, il y a de nombreuses actions, une dramaturgie filmée par sept caméras et nous n'avons eu que deux heures pile avant que la caravane publicitaire passe et l'arrivée des coureurs pour la tourner. Pas une seconde de plus. C'est passé de justesse, il arrive parfois au cinéma que la chance soit avec nous.

Était-il important d'intégrer de véritables images du Tour de France comme vous l'avez fait à certains moments du film ?

Le projet pour moi était à la fois de faire ressentir aux spectateurs ce que le personnage de Clovis vit seul sur la route, et mettre ces émotions en parallèle avec celles créées par le Tour, que cela soit dans le peloton ou sur le bord des routes : le silence contre le chaos, la joie, les peines... Pour cela, nous avons sélectionné des images emblématiques de ce qu'est Le Tour de France et avons construit autour d'elles

des séquences, des plans afin d'intégrer notre histoire de la façon la plus naturelle. Il est certain que jamais nous n'aurions pu recréer cela autrement.

Pourquoi teniez-vous à avoir au casting Bernard Hinault et Laurent Jalabert, qui furent deux stars du Tour ?

J'ai grandi à Nantes. Place Zola, j'avais pour voisin un certain Cyrille Guimard, le directeur sportif qui a fait gagner à Bernard Hinault son premier Tour de France en 1978. J'avais douze ans et je m'en souviens comme si c'était hier, comme si cela avait été aussi notre victoire. Je ne pouvais pas faire le film sans Hinault. Quant à Laurent Jalabert, j'adore sa façon d'être sur un vélo, son humilité. C'est un gentleman. J'avais envie de leur rendre hommage. Ils ont tout de suite adhéré au projet, nous parlions de la même chose.

Y a-t-il un message particulier que vous vouliez délivrer ?

Ce film me tenait très à cœur, il ne fallait pas qu'il soit prétentieux. Il reflète mon amour du vélo mais aussi celui pour les westerns de John Ford dans lesquels l'apparente simplicité des personnages n'empêche pas la profondeur des sentiments. Si je devais parler d'un message, j'évoquerais celui-ci : ce qui est important ce n'est pas d'arriver au bout de son rêve, mais de tenter le plus honnêtement possible d'y parvenir.

DISTRIBUTION

wild bunch

108, rue Vieille du Temple
75003 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE

BCG

23, rue Malar
75007 Paris
Tél. : 01 45 51 13 00
bcgpresse@wanadoo.fr

Les photos et le dossier de presse sont téléchargeables sur le site du film
www.lagrandedeboucle-lefilm.com/presse

f /LaGrandeBoucle.lefilm



TOUR DE FRANCE 2013 / 100^{ÈME} ÉDITION

Du samedi 29 juin au dimanche 21 juillet 2013

21 ÉTAPES POUR UNE DISTANCE DE 3 479 KILOMÈTRES (AVANT HOMOLOGATION)

LES PARTICULARITÉS DE L'ÉPREUVE :

7 étapes de plaine

5 étapes accidentées

6 étapes de montagne avec 4 arrivées en altitude

2 étapes contre la montre en individuel

1 étape contre la montre par équipe

2 journées de repos

10 VILLES ÉTAPES INÉDITES :

Porto-Vecchio, Bastia, Ajaccio, Calvi, Cagnes-sur-Mer, Saint-Gildas-des-Bois, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Givors, Chorges, Annecy-Semnoz

EQUIPES :

22 équipes inscrites / 198 coureurs

Source : www.letour.fr

Entretien avec CLOVIS CORNILLAC



tôt le matin, avant que la caravane et les coureurs n'investissent les lieux, je partais faire la moitié de l'étape suivante. J'ai beaucoup vécu avec ma bicyclette, je ne m'arrêtais jamais parce que je voulais rester dans le rythme.

Que retenir-vous de toutes ces heures passées à pédaler ?

Que le vélo est le meilleur moyen de locomotion pour visiter la France et pour aller à la rencontre des gens. Également qu'il y a quelque chose d'absolument magique avec cet engin. C'est la perfection de l'invention humaine : deux cercles et votre force physique qui entraîne le mouvement. C'est extrêmement compliqué et tellement simple. Ça ressemble à la vie.

Que dire des personnages campés par Bouli Lanners, un directeur sportif un peu douteux, et Bruno Lochet, l'archétype du spectateur du bord de la route ? Font-ils partie intégrante du folklore du Tour ?

Je dirais qu'ils s'inscrivent d'abord dans l'histoire. Ce sont deux acteurs que j'affectionne tout

“En cinq mois, j'ai parcouru 5500 kilomètres. J'ai escaladé « à ma main » les cols de la Madeleine, du Tourmalet et de l'Aubisque, j'ai gravi le Mont Ventoux. J'ai fait un contre-la-montre de cinquante-trois kilomètres dans la roue de Bernard Hinault à 37 km/h de moyenne.”

particulièrement parce qu'ils dégagent une humanité absolue et je trouve ça très réussi dans le film, c'est ce qui lui confère beaucoup de douceur. On aurait pu facilement tomber dans l'expression d'une forme de « beaufitude » mais je trouve que ce n'est jamais le cas, on ne se moque jamais de leur personnage, il n'y a pas de malveillance envers eux. Ils sont des archétypes certes mais pas des caricatures. Pourquoi ? Parce que c'est la passion, l'amour du vélo qui les guide. Et que c'est éminemment respectable. Regarder les gens aimer, ça fait du bien non ? *La Grande Boucle* est un film empathique, avec nous. On a le droit de s'aimer et de s'entraider. Ça me parle, j'assume.

C'est également une histoire qui met en avant certaines valeurs comme le respect et la solidarité. Est-ce lié à la dureté de ce sport, comme une reconnaissance de l'effort et du courage ?

Tout à fait. Ces valeurs sont présentes dans le film parce qu'elles sont induites par le vélo. Tous les sportifs, y compris les boxeurs le reconnaissent : le cyclisme est la plus dure de toutes les disciplines. Au respect et à la solidarité j'ajouterais l'abnégation, celle des équipiers qui souffrent dans l'anonymat. Tout cela est forcément présent, y compris de manière inconsciente, dans l'histoire de ce petit gars qui tente de relier seul les villes étapes, dans cette dinguerie qui n'est pas si dingue et qui peut donner une énergie folle à plein de gens. C'est pour cela que j'aimerais que ce film marche très fort. Pas pour la gloire, pas pour l'argent, mais parce que faire partager cette énergie et cet amour au plus grand nombre me toucherait beaucoup.



Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans l'aventure de *La Grande Boucle* ?

J'aime beaucoup l'idée que nous sommes tous des petites gens qui peuvent à un moment où un autre de leur existence se dépasser et réaliser des choses exceptionnelles. Je trouve très jolies ces fables emblématiques que le cinéma peut parfois nous offrir en plus grand que la vie. C'est ce que Laurent Tuel m'a proposé et ce qui m'a décidé. *La Grande Boucle*, c'est d'abord une histoire simple, au premier degré, une histoire populaire mais pas populiste, qui véhicule des valeurs positives, généreuses. Elle fait un bien fou dans une époque plutôt cynique et violente. Elle parle de nous sans se moquer de nous : c'est une petite perle.

Qui est ce François que vous incarnez ?

C'est un personnage de cinéma, dans le sens où il se fabrique pendant le film, comme en direct, dans une forme de dépassement par hasard. Il nous représente quand, sous le coup d'une colère, d'une frustration, d'un chagrin, nous battons nos propres records. François a rendez-vous avec lui-même, ce qui rend son parcours universel.

Avant de tourner ce film que saviez-vous du sport cycliste et du Tour de France ?

J'aime beaucoup le sport en général et je le regarde souvent à la télévision. J'apprécie la grâce inouïe de certains gestes, le talent des sportifs de haut niveau et la somme de travail et de sacrifices qu'ils fournissent. J'ai toujours associé le Tour de France aux congés payés : c'est populaire, gratuit, estival, festif. Il y a quelque chose qui a à voir

avec la bonne humeur et les vacances en famille. Comme la plupart d'entre nous, j'ai des souvenirs d'endormissement, de torpeur bienheureuse devant le ronron des débuts d'étapes à la télé et puis de réveil pour le meilleur, une bonne heure de bagarre finale.

Quels sont les coureurs que vous avez admirés ?

Quand j'étais gamin, Bernard Hinault gagnait tout, il était notre champion. Laurent Fignon me fascinait. Et puis, je regrette beaucoup que Laurent Jalabert n'ait jamais gagné le Tour. En fait, tous ces coureurs, toutes ces fortes personnalités ont accompagné ma vie, ils sont liés à mon histoire personnelle. Et j'ai l'impression qu'il en va de même pour tout le monde, qu'on aime ou pas le vélo : les grandes figures du Tour font partie de notre patrimoine.

Comme cela vous est déjà arrivé pour d'autres films, avez-vous suivi une préparation physique très poussée ?

Elle a commencé trois mois avant le tournage au rythme de trois heures trente de vélo par jour. J'ai suivi un régime alimentaire pour maigrir et pour mieux encaisser la répétition des efforts. J'ai tenu à être extrêmement bien préparé pour qu'à l'image le « défilage » des paysages ne soit pas ridicule, j'avais besoin d'être crédible. C'est Jonathan Tryoen, le coach des triathlètes du Stade Français qui m'a accompagné dans toute cette phase d'entraînement, c'est lui qui m'a appris à pédaler sur un vélo de pro. Je suis un bon élève, j'assimile vite. En cinq mois, j'ai parcouru 5500 kilomètres. J'ai escaladé « à ma main » les cols de la Madeleine,

du Tourmalet et de l'Aubisque, j'ai gravi le Mont Ventoux. Je me suis régalé. J'ai fait un contre-la-montre de cinquante-trois kilomètres dans la roue de Bernard Hinault à 37 km/h de moyenne. Ça ne rigolait pas du tout, mais quelles sensations et quels souvenirs inoubliables. D'ailleurs, j'ai investi dans des vélos de course, je suis devenu accro.

Vous pensiez-vous capable de gravir ces cols pyrénéens qui culminent à 2000 mètres ?

Franchement, je ne croyais pas que c'était possible. Mais ce qui est réellement infernal c'est le rythme des coureurs en montagne, l'obligation de suivre le tempo des meilleurs et de rentrer dans les délais imposés. Je ne me suis heureusement pas trouvé dans cette situation. Seul et bien préparé, dans un contexte qui n'est pas celui de la compétition mais de l'aboutissement personnel, cela ne pose pas tant de problèmes. Bien sûr, la souffrance est présente, mais on ressent également beaucoup de plaisir. Quand on grimpe un col, on s'élève, et s'élever même très lentement c'est d'une beauté qui confine à la zénitude. Il y a l'effort qu'il faut gérer, la satisfaction d'être arrivé au sommet et entre les deux, oui, ce sentiment de s'être grandi. La métaphore du col est, dans ce sens, évidente : il s'agit de franchir un obstacle et sur la route ou dans la vie, cela veut dire avancer.

Le tournage a-t-il été mouvementé ?

Nous avons tourné, il me semble, dans treize endroits différents. Cela donne une richesse qui est visible à l'écran, on ne ment pas aux gens. Après les scènes qui étaient filmées en général très

Entretien avec Renaud et Nicolas Souhami, Olivier Delbosc et Marc Missonnier



Comment est née l'idée de ce film ?

Renaud Souhami : Dans une ancienne vie, j'ai été directeur financier de la Coupe du Monde de rugby qui s'est déroulée en France en 2007. La dernière étape du Tour de France partait du centre d'entraînement de Marcoussis et l'organisation nous avait invités ainsi qu'une dizaine de « légendes du rugby » à emprunter la route du Tour à vélo, trois minutes avant les coureurs. Nous sommes donc partis avec le peloton en chasse derrière nous. Ce sentiment incroyablement excitant d'être le point de mire des cadors de l'épreuve et de leurs équipiers ne m'a jamais quitté. Un an plus tard, je me suis dit qu'il fallait écrire cette histoire d'un type ordinaire qui se lance dans une aventure extraordinaire et roule là où le Tour de France passera.

Nicolas Souhami : C'était aussi une jolie façon de parler de nous, de raconter comment à 40 ans nous avons décidé de changer de vie pour réaliser notre rêve en nous lançant dans la production de films.

Et comment s'est-elle transformée ?

Nicolas Souhami : Eh bien nous avons écrit une première version de l'histoire.

Renaud Souhami : Le pitch semblait à ce point intéressant qu'on nous a carrément proposé de nous l'emprunter et de nous faire disparaître de l'aventure. Mais nous avions pour nous d'avoir déjà négocié avec ASO, l'organisation du Tour de France, qui avait adoré notre histoire. Ceci dit, nous avons vite compris que l'entreprise était trop ambitieuse pour que nous nous lancions seuls. Il fallait qu'on travaille avec de très gros producteurs. Le projet a

pris toute son ampleur quand Marc et Olivier nous ont dit : vous êtes fous mais banco, on fonce avec vous.

Nicolas Souhami : Seuls nous aurions peut-être mis dix ans de plus. Le film serait sorti au moment du 110^e Tour de France.

Olivier Delbosc et Marc Missonnier : Il faut dire que Nicolas et Renaud ont vécu l'enfer. On a essayé de les exclure totalement de leur propre projet. C'était hallucinant. Mais ils avaient cette arme atomique qui les a sauvés : ils avaient négocié, tout seuls, comme des grands, ce partenariat avec le Tour de France. De ce fait ils étaient incontournables.

Connaissez-vous l'attachement, voire la passion du réalisateur Laurent Tuel pour le vélo en général et pour le Tour de France en particulier ? Est-ce que cela a compté ?

Olivier Delbosc et Marc Missonnier : Nous connaissions bien Laurent pour avoir déjà tourné avec lui, nous savions qu'il ne se déplace qu'à vélo mais nous étions loin d'imaginer à quel point il est passionné par le sport cycliste et donc par le Tour de France. Et puis, ce que Laurent apporte toujours c'est son humanité et sa capacité à rendre les personnages attachants. Dans ce cas, c'était très important.

Le choix de Clovis Cornillac vous paraissait-il évident et pour quelles raisons ?

Olivier Delbosc et Marc Missonnier : Quand nous nous sommes associés avec Bago Films, la société de production de Renaud et Nicolas,

la première démarche que nous avons entreprise a été de le rencontrer. Nous avons immédiatement pensé à lui parce que nous savions qu'il aime ce genre de défi physique et puis qu'il a ce rayonnement populaire, cette image d'homme ordinaire qui peut se transcender. Clovis a dit oui immédiatement et d'un commun accord nous avons fait réécrire le scénario par Mathieu Ouillon, le co-auteur de Radiostar.

Renaud Souhami : Non seulement Clovis a répondu favorablement tout de suite mais je me souviens très bien de ses premiers mots qui m'ont frappé : où est mon vélo ? J'ai dû lui prêter le mien pendant deux semaines pour qu'il se mette à rouler immédiatement. Clovis savait qu'il lui fallait anticiper, avaler des centaines et des centaines de kilomètres pour être affûté au moment du tournage. J'ai été témoin de ses premiers coups de pédale et quand je l'ai revu quelques mois plus tard roulant à plus de 30km/h dans la roue de Bernard Hinault, j'ai compris à quel point il avait bossé.

“Il fallait écrire cette histoire d'un type ordinaire qui se lance dans une aventure extraordinaire.”

Puisqu'il était inenvisageable de tourner autre part que dans l'ambiance du Tour, aviez-vous mesuré la difficulté que ça allait être ?

Olivier Delbosc et Marc Missonnier : Cela a en effet été très compliqué. Nous avons tourné une dizaine de jours dans l'ambiance du Tour 2012, sur la route, aux départs et aux arrivées d'étape.



Nous nous étions énormément préparés pour profiter au maximum des créneaux proposés. Il n'était pas question de déborder d'une minute et de mettre en péril cette machine de guerre. Il nous a fallu mettre en place une organisation quasi-militaire.

Renaud Souhami : Quand nous avons tourné la scène finale sur les Champs-Élysées de 12h à 14h09 – c'était aussi précis que ça – nous avions une réplique de la voiture de directeur de course qui était conduite par la 1^{ère} assistante. Alors qu'elle remontait la rue Royale et que nous étions à la seconde près pour tourner, elle a roulé malencontreusement sur le pied d'un policier qui l'a arrêtée. Un cauchemar. Sans l'intervention des organisateurs, ce petit incident, banal en somme, serait devenu une catastrophe industrielle pour le film.

Nicolas Souhami : L'étape du Tourmalet fut aussi révélatrice de l'ambiance dans laquelle nous avons tourné et de l'importance d'être vraiment sur la route du Tour quelques heures avant le peloton. Ary Abittan, qui joue le futur maillot jaune, ne se sentait pas de franchir plus de cinq ou six virages au début de l'ascension. Galvanisé par la foule présente sur le bord de la route, il n'a jamais voulu s'arrêter et il a franchi à bloc les huit kilomètres qui le séparaient du sommet.

Le Tour de France est très présent dans le film mais il n'est pas le sujet principal. Diriez-vous qu'il s'agit d'une comédie ou plutôt d'une fable sur la quête de soi-même ?

Olivier Delbosc et Marc Missonnier : À un moment nous avons eu la tentation de pousser le film dans le sens d'une comédie plus marquée. Nous avons écarté cette piste petit à petit pour recentrer l'histoire autour du dépassement de soi. Dans *La Grande Boucle*, nous suivons les aventures d'un être humain qui va jusqu'au bout de lui-même et qui s'élève, au sens propre comme au sens figuré. Ce n'est donc pas vraiment une comédie.

Renaud Souhami : On rit souvent, mais il y a aussi beaucoup d'émotions parce que le film met en lumière certaines valeurs liées à l'effort : le respect, l'entraide, la solidarité. Comment accomplir ses rêves, comment on peut sortir transformé d'un voyage au bout de soi-même, sont les questions essentielles posées.

À chacun de trouver ses propres réponses comme le fait notre héros qui sort métamorphosé de sa quête.

LE TOUR DE FRANCE EN QUELQUES CHIFFRES

**3^{ÈME} ÉVÉNEMENT SPORTIF
au monde, le Tour de France
a été créé en 1903.
12 MILLIONS DE SPECTATEURS
de tous âges se massent
au bord des routes pour
applaudir les coureurs et faire
la fête au son de la célèbre
Caravane Publicitaire.
3,5 MILLIARDS DE
TÉLÉSPECTATEURS
suivent les exploits
des coureurs dans 190 PAYS.**

**15 000 COUREURS
ont pris au moins une fois
le départ du Tour de France
depuis 1903.**

**3900 COUREURS
ont terminé au moins une fois
dans leur carrière le Tour.**

Source : ASO



